

## HUMOUR ET IRONIE CHEZ LES PHILOSOPHES



**Sculpture Brisson, l'ironie**



L'humour et l'ironie apparaissent comme des objets mineurs de la philosophie. Mais ils ont cependant fait l'objet d'une réflexion théorique, au moins de certains, le plus souvent dans le cadre d'une interrogation plus générale : sur les passions humaines, sur la source du rire, ou sur la nature et l'usage de l'ironie, depuis Socrate en particulier. Une enquête philosophique exhaustive sur le sujet serait un peu longue, et peut-être même ennuyeuse, mais on peut se contenter de choisir quelques philosophes qui ont pris le rire et l'ironie pour objet philosophique dans un cadre cohérent (la chose, ce qu'elle est et sa fonction). Globalement les philosophes sont assez classiques. Même V. Jankélévitch dans sa réflexion subtile et fondamentale sur l'ironie s'interroge sur ce qu'elle est : sur son essence.

### Rire, humour et ironie

L'humour et l'ironie vont de pair mais s'ils sont deux étranges compagnons, ils sont cependant bien distincts. « Entre la traîtrise de l'ironie et la franchise du rire, il n'y a pas d'accord possible » écrit Jankélévitch. Voire. Le rire apparaît comme un invariant anthropologique (Bergson), l'ironie comme un certain rapport à la parole, ambiguë, complexe, lié au pouvoir sur l'autre, à la distance à l'objet. Non seulement le rire au fond intéresse peu les philosophes mais pire, ils sont le plus souvent, totalement, radicalement et même désespérément dépourvu d'humour, sauf parfois en vieillissant. Cette distinction apparaît donc infiniment complexe. Sans doute parce que tout simplement si le rire est une catégorie anthropologique, l'ironie est une catégorie philosophique, et de là provient sans doute la difficulté de les penser ensemble et de penser leurs rapports.

Bergson a entrepris de chercher la nature du rire, mais il a eu un illustre prédécesseur en la personne de Cicéron. Alain répond à Bergson, mais très discrètement : « il y a pourtant dans le rire quelque chose de mécanique, comme on sait »<sup>1</sup>. Il place le rire – et fort justement – dans les passions. *Du rire* clôture les brefs chapitres intitulés : De la peur, de la colère, de la violence, des larmes. Il n'en dit d'ailleurs pas grand-chose, il parle surtout du sourire, qui est « la perfection du rire ». Il y a de l'inquiétude dans le rire, qu'il n'y pas dans le sourire, plus paisible, donc plus abouti. Soit. Le « sourire est l'arme du sage ». Socrate, lui, mettait l'ironie comme arme du sage, le temps a passé simplement. Alain ira même jusqu'à démontrer, pour autant qu'il puisse démontrer quelque chose, que le rire est le propre de la raison. Ainsi va Alain. Il nous sauve des passions sauvages par la vertu cachée du sourire qu'il révèle en quelques lignes subtiles et avec le sérieux de l'ironiste, dont il faut donc se méfier.

Schopenhauer a écrit un énorme volume dans la pure tradition des doctrinaires : *Le monde comme volonté et représentation*. Il y a quelques suppléments. Parmi eux, on trouve un chapitre VIII, intitulé de *la Théorie du ridicule*. Elle mérite le détour. Il fait reposer cette théorie sur une distinction épistémologique entre les représentations intuitives et les représentations abstraites. Comme il est cultivé, il rappelle que Cicéron, avait déjà reconnu la nécessité d'une explication universellement valable de l'origine du rire et conséquemment de sa signification propre. Mais ce problème lui paraissait insoluble (*De orat.* II, 58). Kant et Jean-Paul ont aussi des théories du ridicule. Ce que Schopenhauer tient pour erronées. D'où vient le ridicule, et par conséquent le rire ? C'est la question que tente de résoudre Schopenhauer. Elle vient dans la subsomption inattendue d'un objet sous un concept qui lui est hétérogène, et le rire est la conséquence de la perception de ce désaccord entre un concept et l'objet réel qu'il sert à représenter, c'est-à-dire entre l'abstrait et l'intuitif. On aimerait une rencontre entre Molière et Schopenhauer... Ce dernier a tout de même l'élégance « pour venir en aide à la paresse d'esprit de ceux de ses lecteurs qui tiennent à demeurer passifs » de leur fournir quelques exemples. Le public d'un théâtre de Paris réclama un jour *La Marseillaise*, et comme on la lui refusait, il se mit à faire du tapage. On envoya un commissaire

<sup>1</sup> Alain, *Eléments de philosophie*, au livre V, des passions p. 299

en écharpe qui monta sur la scène et déclara qu'il ne devait rien paraître sur le théâtre que ce qu'il y avait sur l'affiche. Alors une voix lança : « et vous Monsieur, êtes vous aussi sur l'affiche ? Ce qui souleva l'hilarité générale.

A partir de cette idée simple, Schopenhauer va distinguer plusieurs catégories de rire (plusieurs espèces). Mais si le désaccord entre l'idée et le concept est absolu, alors il n'y a plus aucun humour. Comme élément fondamental du rire, Schopenhauer place la divergence entre l'idée et l'intuition. Ainsi mettre dans la bouche de personnages vulgaires des paroles des paroles fameuses attribuées à des personnages nobles.

Comment Schopenhauer définit-il l'ironie ? A partir de la plaisanterie qui est ce qui fait rire à dessein, et s'efforce d'établir un désaccord entre les concepts d'un autre et la réalité. Le sérieux consiste au contraire à rechercher l'harmonie complète. Si la plaisanterie se dissimule derrière le sérieux, alors, nous avons l'ironie. Le contraire de l'ironie serait ainsi le sérieux caché derrière la plaisanterie. C'est ce qu'on appelle l'humour. Que le philosophe allemand définit comme « le contrepoint de l'ironie ». L'ironie serait objective, combinée en vue d'autrui, l'humour serait subjectif, visant à notre propre moi. Les chefs-d'œuvre d'ironie se trouveraient chez les Anciens, les chefs-d'œuvre d'humour chez les Modernes. C'est moins recevable. L'ironie commence par une physionomie grave et finit par un sourire, tandis que l'humour suit une marche opposée. On voit qu'ils sont pour Schopenhauer dans un rapport de symétrie inverse. Attention : Humour et comique ne sont pas synonymes. Tout pitre n'est pas humoriste. Le mot humour, selon Schopenhauer a été emprunté aux Anglais, pour caractériser et isoler une catégorie du rire, qu'on a d'abord remarquée chez eux, qui leur est propre et qui est parente du sublime. Celui qu'aujourd'hui on appelle un humoriste, autrefois on l'eut appelé un *polichinelle*. Autrement dit Bigard n'est pas un humoriste mais Roland Magdane, sans doute que oui.

Jankélévitch le dit de manière plus moderne :

*« Le rire, sauf dans les comédies moralisatrices, n'a ni intentions ni arrière pensées, et s'il est finalement édifiant, c'est pas sa seule opération hilarante, et non par une expresse volonté de prêcher et de polémiquer ».*

Il y a donc entre le rire et l'ironie une différence manifeste, qui n'a pas échappé à ceux qui se sont penchés sur la question mais qui est difficile à appréhender. Et c'est à présent ce que nous allons examiner.

## Humour et ironie

Il faut ouvrir l'enquête avec le philosophe de l'ironie : Socrate. On a beaucoup glosé sur l'ironie socratique, paradigme d'une ironie proprement philosophique et il n'est pas un philosophe qui ne s'y réfère. Nul ne l'ignore, l'ironie en tant que pratique philosophique commence avec Socrate. Elle finit avec lui. Jamais plus on ne trouvera dans l'histoire un homme se promenant dans la ville pour chercher l'essence de la justice, de la piété, du langage, en ironisant sur les réponses de son interlocuteur qui ne saisit pas toujours l'ironie du personnage.

On a dit (V.J.) que Socrate était un sophiste qui aurait mal tourné, un sophiste qui se moquerait de la sophistique aussi bien que de la science des météores. Ce n'est pas tout à fait vrai. Quiconque a lu le *Gorgias* avec attention sait que cet art du combat est pris très au sérieux au contraire. Et on ne peut admettre sérieusement comme le prétend V. Jankélévitch que « l'esprit d'humanisme et de controverse qui règne chez ces charlatans, serait l'esprit même de Socrate »<sup>2</sup>. Non. Socrate intervient dans une période de crise au cours de laquelle règnent ceux qu'on appelle les Sophistes. La Sophistique n'est pas une doctrine mais une attitude vicieuse de l'esprit, elle consiste à donner pour but et règle à leur science non plus ce qui est ou l'objet à connaître mais les intérêts du sujet qui connaît. Elle veut les profits de la science, en tant qu'elle signifie pour celui qui la possède honneur prestige et domination ou volupté intellectuelle, mais elle ne veut pas la vérité. Leur doctrine ne pouvait aboutir qu'à un *relativisme* et au *scepticisme*. C'est Socrate qui sauve la pensée grecque du danger où la met la sophistique, qui est totalement dénuée d'ironie. Il n'est pas un métaphysicien mais un praticien, un médecin des âmes. Son affaire n'est pas de construire un système mais de mettre les intelligences en travail, pour les porter à

---

<sup>2</sup> Vladimir Jankélévitch, p. 10.

une conscience plus haute. L'ironie est son arme essentielle, sa méthode même dans la mesure où, comme l'a montré Jankélévitch, elle est un genre, et ce genre, c'est le progrès de la conscience. Socrate a mis en œuvre ce que des siècles plus tard, Jankélévitch va élaborer.

C'est avant tout sur le problème de la conduite humaine, sur le problème moral que porte les discours de Socrate. Il cherche les essences et les définitions des choses, et sans répit, il ramène la raison vers cet objet : ce qu'est la chose dont on parle, le courage, la piété, la vertu, l'art du fabricant ou du cordonnier. Mais Socrate, qui cherche les essences, se fiche bien de l'essence du rire ou de l'ironie. Comme la plupart des philosophes, si Socrate a de l'esprit, il n'a guère d'humour. Les philosophes en ont rarement. (Sauf Alain, qui a fait de l'ironie une sorte de fond de commerce philosophique). Mais ils ont théorisé sur l'ironie et sur le rire car « l'édifice tout entier de la rhétorique traditionnelle est construit sur un triple fondement philosophique: Aristote, Cicéron et Quintilien »<sup>3</sup>. Et déjà, ils ont essayé de caractériser l'ironie : Cicéron oppose l'antiphrase constituée par l'inversion sémantique à l'ironie proprement dite, caractérisée par une sorte de déguisement du locuteur. Il se réfère à Socrate. Pour Quintilien déjà, elle apparaît tout à tour comme inversion du sémantisme et comme décalage du locuteur. Il présente l'ironie comme allégorie, ce que la tradition retiendra, mais ce qui n'est pas vrai pourtant, du moins pas en philosophie.

### Litote et ironie



Il faudra attendre Jankélévitch pour faire apparaître la figure de rhétorique qui est le substrat même de l'ironie : la litote. Il distingue deux types d'ironies : l'ironie classique et l'ironie romantique. Derrière cette distinction, s'en cache une autre, pas seulement philosophique mais culturelle. L'ironie classique est l'ironie des hommes du XVIIIe siècle. Elle est française et elle est classique. Son « symptôme » en est la litote. L'ironie romantique est allemande. Elle est emphatique, ce qui semble une contradiction si l'on admet que la litote est la figure par excellence de l'ironie, qui suggère plus qu'elle n'exprime. Le silence, l'allusion, la réticence sont les figures associées de l'ironie : « elles lui composent un visage à part ». Un visage oblique, mais pour la droiture, un visage de simulation, mais pour la vérité. Entre le jeu et le sérieux, entre la vérité et le mensonge, elle est une

énigme sans être un mystère, elle morcelle et dissocie pour mieux atteindre, bref, son « travail » propre est profondément ambiguë.

« L'ironie est vraiment trop morale pour être vraiment artiste et vraiment trop cruelle pour être vraiment comique »<sup>4</sup>.

En effet, l'ironie, qui parfois fait rire et souvent sourire se place pourtant dans un rapport foncier avec la vérité, et avec le sérieux. D'où son ambivalence et son caractère insaisissable. Elle fait rire sans avoir envie de rire, elle plaisante froidement sans s'amuser, et elle peut aisément devenir sinon méchante, du moins féroce. Ce qui lui épargne d'être méchante, c'est précisément le scandale qu'elle dissout. Si elle s'exerce en dehors de ce scandale foncier qui s'appelle le mensonge, alors elle se perd, et elle n'est plus qu'humour vain et méchant.

En plaçant la litote dans un rapport d'opposition, face à l'emphase, elle la met au fond sur le même plan : une parole par défaut face à une parole par excès. Aristote et à sa suite le monde chrétien ne donnent pas à l'ironie le même statut, la même valeur. Ils cherchent au contraire la parole véridique, « entre l'emphase amplifiante et la litote rétrécissante »<sup>5</sup> et ne donneront pas à l'ironie plus qu'elle ne mérite. Ces symétries inverses impliquent une préférence pour le régime de la parité véridique. Mais l'analyse nous fait percevoir que l'ironie est dans un certain rapport à la parole de vérité, sans s'y apparenter. D'où son statut ambigu.

### Une figure ambivalente

<sup>3</sup> Le Guern (M.M) *Eléments pour une histoire de la notion d'ironie*, in linguistique et sémiotique, l'ironie, p. 49

<sup>4</sup> Vladimir Jankélévitch, p. 10

<sup>5</sup> *Idem*, p. 83.

Cette ambivalence foncière de l'ironie lui est constitutive. Elle est « principe de lucidité, de self-contrôle et de détachement super-conscient »<sup>6</sup>. Le travail qui lui est propre (et qui la distingue du rire) est un travail de détachement de la conscience, de mise à distance. L'ironiste ne cherche pas à faire rire d'abord. S'il fait rire ou sourire c'est comme par surcroît. Que cherche t-il alors ? Il cherche à débusquer l'imposture qui se cache, le scandale de la pensée, il feint de tomber dans les pièges qu'on lui tend, et cette feinte est un piège. L'ironie est donc un pouvoir et un pouvoir double, voire triple : un pouvoir sur autrui d'abord, un pouvoir sur le langage ensuite. Elle est dans un triple rapport : à l'objet, au sujet (qui est duel, celui qui ironise, et celui à qui s'adresse cette ironie et qui est supposé la percevoir, faute de quoi, elle s'anéantit), et au langage. Pierre Fontanier dans son *Manuel classique pour l'étude des tropes*, en 1821 essaie de tourner la difficulté en divisant l'ironie en plusieurs espèces, mais il cache par là son ignorance du mécanisme : elle est une figure de la pensée et non une figure de style, donc du langage. La rhétorique la définit comme une contradiction entre l'intention de parole et la signification littérale de ce qui est dit. En tous les cas, comme une distorsion, ce qui serait plus exact, et ce que Schopenhauer a vu et souligné. Elle joue de l'ambivalence ou de l'ambiguïté. La matière de l'ironie, ce sont les mensonges de la société et du moi, c'est le mensonge d'une manière générale. Or comment débusquer le mensonge sans s'y aliéner ? Par ce procédé particulier, par cette feinte, par ce jeu qui consiste à former société avec le scandale pour mieux le détruire. Par l'ironie. « L'ironie, mimant les fausses vérités, les oblige à se déployer, à s'approfondir, à détailler leurs bagages, à révéler des tares qui sans elle, passeraient inaperçues (p. 100). Elle ne cherche pas à faire rire ou sourire, elle cherche à faire prendre conscience des idées fausses, des opinions, des préjugés.

Et c'est pourquoi elle intéresse tant la philosophie tant que celle-ci garde pour horizon la recherche de la vérité. Face à la démonstration froide, mathématique, instaurée par Descartes et son discours, l'ironie admet que la recherche de la vérité implique un statut de la parole argumentative tout à fait singulier. Sa matière, c'est le mensonge. Elle ne démontre pas, elle argumente, mais elle n'est ni du côté de la froide argumentation, ni du côté de la persuasion qui fait appel aux émotions et aux sentiments. Et pourtant, elle fait appel à l'un et à l'autre. « Elle formerait un chapitre de l'art d'argumenter » comme l'a vu V.Y.<sup>7</sup>. Y a-t-il une ironie des philosophes face à une ironie des dramaturges, des romanciers, des poètes, des écrivains ? La volonté ironique de Montesquieu est la même que celle de Socrate. Elle condescend à l'erreur pour mieux la détruire. Elle est donc une tromperie, mais une tromperie pour une cause qui est la vérité ou la justice. Le « scandale » est l'objet de l'ironie, scandale moral, éthique et qu'elle va débusquer. L'ironie est donc profondément morale, elle accompagne les progrès de la conscience et de la liberté.

Quelle est donc la fonction structurelle de l'ironie ? Pas de faire rire, non, qui est la fonction de l'humour. La fonction de l'ironie, c'est de forcer l'injuste à être ce qu'il est, à se montrer tel qu'il est. Elle débusque le mensonge, et peut-être aussi le menteur, l'illusion, le scandale de l'injustice admise. Elle réfute, mais avec des méthodes qui lui sont propres. Elle condescend à l'erreur, voire au mensonge, ou à l'illusion mais c'est pour les détruire. Aussi l'ironie est liée au monde des valeurs, elle avoue participer de l'univers de la morale et de la liberté et à celui de la vérité. Et si la parole qu'elle profère n'est pas une parole de vérité plénière, elle construit les conditions pour qu'une parole véridique soit recevable et qui sait, peut-être même reçue.

## BIBLIOGRAPHIE

- Alain, *Eléments de philosophie*, coll. Folio  
Bergson, *Le rire*  
Jankélévitch (Wladimir), *L'ironie*, Champs Flammarion, 1964.  
Saint Augustin, *La Cité de Dieu*  
Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*  
*Linguistique et sémiologie*, n°2, *l'ironie*, Lyon 1978

---

<sup>6</sup> V. Jankélévitch, p. 143

<sup>7</sup> *Idem*, p. 102